

Qui dort quand ?

Stéphane Lafleur, *Tu dors Nicole, Canada, 2014*

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 307, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fontaine Rousseau, A. (2015). Review of [Qui dort quand ? / Stéphane Lafleur, *Tu dors Nicole, Canada, 2014*]. *Liberté*, (307), 62–63.

Qui dort quand ?

Stéphane Lafleur poursuit son travail de réenchantement du monde.

ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU

TOUT ÇA débute dans un paysage idyllique, sur l'image d'une chute d'eau dont le son envoûtant évoque le voyage de rêve, l'exotisme à cinq cennes, les cartes postales de paradis sur Terre aux couleurs trop belles pour être vraies – et au fond, trop belles pour être belles. Pour un moment, on y croit presque et on se dit, le titre du film précédé de Stéphane Lafleur nous effleurant la mémoire, que nous ne nous trouvons pas cette fois-ci en *terrains connus*. Sauf que cette image n'est qu'une image et que cette chute n'est pas une chute. La chute est dure. Il s'agit de l'un de ces vieux tableaux lumineux et sonores qui prennent la poussière, oubliés dans un quelconque sous-sol de banlieue – un objet qui, éteint depuis des années, n'inspire plus la sensation d'un ailleurs comme sa conception le prévoyait.

Sauf dans le cinéma de Stéphane Lafleur, où la magie opère un moment avant que la banalité ne reprenne son emprise sur le réel. Pour un bref instant, le spectateur se laisse avoir. Il est transporté, parce que le plan efface le cadre de la scène. Un objet peut se transformer, si l'on accepte d'oublier tout ce qui l'entoure, car rien n'est prisonnier de son contexte. Voilà, au fond, la première idée que cherche à exprimer Lafleur avec *Tu dors Nicole* : tout peut s'extraire et, ainsi, s'émanciper de son milieu sans même le quitter. Il en va de même pour ses personnages. Il suffit de les changer de décor, même temporairement, pour qu'ils aient meilleure mine.

On pense à une autre scène, très belle, un peu plus loin dans le film : Nicole erre dans les rues de son quartier, la nuit. Une voiture passe, puis repasse. Le spectateur imagine les pires scénarios possible, pense aux tueurs en série du cinéma d'horreur des années quatre-vingt, aux légendes urbaines scabreuses constellées de *vans* blanches aux vitres teintées... Finalement, ce mystérieux rôdeur n'est qu'un père qui tente d'endormir son enfant. Nicole monte à bord de la voiture. Elle écoute des enregistrements de chants de baleines et, pendant un bref instant, cette sonorité tout droit sortie du plus miteux des passés *new age* redevient belle et étrange. Le cliché s'estompe et le réel redevient un rêve dont on ne sait plus trop quoi penser.

Des instants comme ça, Lafleur est passé maître dans l'art d'en patenter. Il fait dans la poésie de *duct tape*, sauvant

de l'oubli et de l'insignifiance des choses qui auraient dû prendre le chemin du dépotoir depuis des années. Il recolle les morceaux, question de faire fonctionner une dernière fois les cossins brisés. Dit de même, ça a un peu l'air d'une crosse, parce que si on repart à la maison avec les cossins brisés puis recollés, une fois rendu, probablement qu'ils ne marcheront plus. Mais Lafleur n'est pas un arnaqueur. C'est un magicien de fortune, qui récupère les symboles usés et les renippe pour les réenchanter. Ses tours marchent toujours le temps d'un film, mais ils ont besoin du cinéma pour fonctionner. Ça fait de lui un cinéaste et un cinéaste

est toujours un peu prestidigitateur.

Lafleur fait des films faussement réalistes qui sont au fond des récits fantastiques. *En terrains connus*, c'était une histoire de science-fiction qui arrivait à nous le faire oublier pour mieux nous parler. Un homme débarquait du futur proche pour avertir Benoît que sa sœur Maryse allait mourir dans un accident. Mais au fil du film, on ne s'en souvient plus trop. Cet homme du futur, de toute façon, n'était peut-être qu'une hallucination. Qu'importe que la science-fiction soit imaginée ou non. L'important, c'est qu'elle sublime le monde, redonnant à ses formes les plus laides une curieuse grâce. Maryse et Benoît s'installaient devant une « machine à soleil », une improbable patente dont les rayons dissipent la mélancolie hivernale ; dès lors, ils pouvaient enfin espérer un bel été.

L'intrusion dans l'ordinaire d'un seul détail fantastique suffit pour que l'ensemble d'un film relève désormais de l'insolite ; les univers de Lafleur reposent sur un équilibre précaire qu'il s'agit de bousculer légèrement pour provoquer une réaction en chaîne. Si la monotonie y paraît d'abord inébranlable, sa mainmise sur le quotidien s'avère toujours fragile. Il suffit de croiser un jeune garçon à la voix beaucoup trop grave pour que le glissement opère, presque imperceptible, vers cet autre registre où tout est possible, même le bonheur. Les personnages du cinéaste paraissent figés, prisonniers d'un univers statique qui semble vouloir les condamner à l'immobilisme. Sauf qu'ils ne s'enlisent pas, cherchant plutôt à fuir par le moindre interstice qui trouble la surface homogène du réel, un tableau lumineux, par exemple, ou des chants de baleines. Pourquoi pas ?

STÉPHANE LAFLEUR
Tu dors Nicole
Canada, 2014, 93 min.

Les déambulations insomniacques de l'héroïne ouvrent la porte à ce genre de rêverie éveillée, le noir et blanc expressif de la directrice de la photographie Sara Mishara conférant à cet univers nocturne un aspect quasi surnaturel. Ce paysage familier, l'image même contribue à le réinventer subtilement, voire à le subvertir : « tu dors, Nicole », mais est-ce vraiment la nuit que tu dors, ou est-ce plutôt par le rêve que tu échappes au sommeil du quotidien ? Lafleur joue sur cette ambivalence avec la même grâce que les images alternent ici entre le jour et la nuit. Est-ce la magie de ces escapades surréalistes qui relève de l'illusion ou l'abrutissement diurne qui tient de l'aveuglement ? Le jaillissement d'un geyser, à la toute fin du film, laisse entendre que la pression accumulée fera éclater au grand jour la vérité des songes.

La poétique des moyens du bord, c'est la liberté se déployant à l'échelle de la banlieue. Stéphane Lafleur construit ses effets de style avec notre patrimoine de cochonneries de fond de sous-sol, et ses personnages échappent à leur condition grâce à l'enchantement temporaire que permet cette poésie. Nicole profite de l'étalement urbain pour errer. Elle joue dans sa petite ville un peu plate sa propre version du *Stranger than Paradise* de Jim Jarmusch, parce que l'espace vide s'offrant à elle le lui permet. Il y a du beau dans tout pour peu qu'on le cherche et c'est ce que fait Lafleur, mieux que jamais, avec ce troisième long métrage : il pose sa caméra derrière Nicole, suivant la trajectoire d'un regard qui tente de trouver le détail qui mérite que l'on s'y attarde. Il ne faut pas filmer l'ennui, mais plutôt ce que l'œil flâneur porté par l'ennui révèle.

Tu dors Nicole ne se complait jamais dans le spectacle de l'ennui. Il le transcende. Mais le film demeure ancré dans la lassitude et le mal-être de ses protagonistes. C'est une splendide histoire d'adolescence qui s'étire pour empiéter sur l'âge adulte. Nicole et sa meilleure amie Véronique sont à ce moment de leur vie où elles font du surplace, embêtées par leurs rituels adolescents sans pour autant oser les délaisser. Elles continuent d'aller au *mini-putt* même si ce jeu les ennue. Elles vont manger de la crème glacée parce que c'est ce qu'on va faire quand on a du temps à perdre. Mais elles ont moins de temps à perdre qu'avant – ou, plutôt, elles sont habitées par la sensation déconcertante qu'elles ne peuvent plus le perdre avec autant d'insouciance qu'autrefois.

Pour Rémi, le frère de Nicole qui a dix ans de plus qu'elle, c'est pire encore : il faut que ça se passe maintenant, faute de quoi ça ne se passera probablement jamais. Il est à l'âge où les choses se précipitent. La vie l'a rattrapé. Il s'agite, se débat désormais avec l'énergie du désespoir. Avec deux amis,

il cherche à enregistrer un disque – bien conscient qu'il s'agit probablement de leur dernière chance de réaliser leur projet. Bientôt, la litanie des bungalows viendra étouffer définitivement les soubresauts du rock et ils deviendront à leur tour des somnambules, tout juste bons à peupler les escapades nocturnes de Nicole. Quand ils prennent leurs instruments, on sent qu'ils prennent les armes. Ils luttent contre l'inévitable.

Le film est ainsi ponctué par les pratiques du groupe de Rémi, secoué par l'urgence de leurs riffs angulaires qui offrent un contraste intéressant avec le rythme contemplatif de l'ensemble. Le rapprochement entre le frère et la sœur qui, à dix ans d'écart, ont en commun le fait de vivre une transition, compte parmi les aspects les plus touchants du scénario. La complicité entre les interprètes insufflé à cette relation une densité qui dépasse les dialogues pour s'installer dans les silences et finalement se déployer pleinement lors d'une scène, superbe, où Nicole et Rémi jouent de la musique ensemble. Petit à petit, ils reconstruisent une communauté par-delà l'isolement qu'ils partagent.

L'espoir, chez Stéphane Lafleur, est à l'image des symboles : modeste mais concret, accessible parce qu'il traîne là, entre deux trucs poches, et qu'il suffit de savoir voir pour pouvoir le ramasser. Si la médiocrité est ambiante, ça veut au

moins dire qu'on peut la reléguer à l'arrière-plan, ce qui peut n'avoir l'air de rien, dit comme ça. Mais il n'existe pas de figure de style plus québécoise que l'euphémisme ; voilà pourquoi, d'ailleurs, Stéphane Lafleur est un grand cinéaste québécois. Son optimisme prend forme entre deux soupirs, dans le sillage d'une mélancolie à laquelle il ne peut pas échapper mais dont il ne saurait se satisfaire. Ici, le fantastique sert à *repatcher* la réalité quand elle est décevante, et si on peut être déçu, c'est qu'on a encore la capacité essentielle d'imaginer mieux. Nicole dort. Mais Nicole rêve, et un jour Nicole se réveillera.

En attendant, on ne lui en voudra pas de prendre son temps, de ne pas trop savoir comment fonctionne le monde, de ne pas être au courant du fait qu'il faut *rembourser* une carte de crédit. Elle n'a pas lu le mode d'emploi. Alors elle improvise, elle apprend sur le tas. « La vérité c'est qu'il y a pas d'heure pour arriver en r'tard », dit Lafleur sur une chanson de son groupe Avec pas d'casque (*Dans les bras de la femme bionique*), « ça donne rien d'courir si c'est par là qu'on va nulle part. » Au fond, c'est la même histoire qu'il nous raconte ici : les gens courent et Nicole ne comprend pas trop pourquoi. Alors, déjà, elle a compris quelque chose. **L**

EN MILLE MOTS



Le petit chaperon rouge, pièce de Joël Pommerat (Actes Sud, 2005).